

sarah

smarsh

---

heartland

au cœur de la pauvreté dans le pays  
le plus riche du monde



SARAH SMARSH

---

HEARTLAND

AU CŒUR DE LA PAUVRETÉ DANS LE PAYS  
LE PLUS RICHE DU MONDE

Cinquième génération d'agriculteurs des grandes plaines du Kansas côté paternel, et énième génération de mères-adolescentes côté maternel, la journaliste Sarah Smarsh fait le récit de son enfance passée, pendant les années 1980 et 1990, dans une ferme à des dizaines de kilomètres de la ville la plus proche, Wichita. Par la description méticuleuse de sa vie quotidienne, les portraits qu'elle brosse des membres de sa famille et la manière dont elle envisage plus généralement la situation de son pays, l'auteur livre un regard d'une lucidité rare sur la vie des travailleurs pauvres de cette Amérique, ce cœur du pays fait de plaines infinies que les Américains appellent Heartland.

Avec clarté, précision, compassion, Sarah Smarsh nous emmène au plus près de la classe ouvrière pauvre, une classe constituée d'hommes et de femmes que l'Amérique a appris à considérer comme valant moins parce que gagnant moins, une classe à laquelle son pays a inculqué la honte d'elle-même.

# HEARTLAND

Sarah Smarsh a grandi au Kansas, où elle vit aujourd'hui. Journaliste, elle traite de questions économiques et sociales pour différents titres dont le *Guardian* et le *New York Times*. Récemment lauréate d'une bourse Joan Shorenstein à la Kennedy School of Government de l'université Harvard, et auparavant professeur d'écriture de non-fiction, Sarah Smarsh est souvent invitée à parler des inégalités économiques et de leur traitement par les médias. *Heartland* est son premier livre.

SARAH SMARSH

# HEARTLAND

Au cœur de la pauvreté dans le pays  
le plus riche du monde

Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Hélène BORRAZ

CHRISTIAN BOURGOIS ÉDITEUR ◊

Titre original :  
*Heartland. A memoir of Working Hard and Being Broke  
in the Richest Country on Earth*

© Sarah Smarsh, 2018  
© Christian Bourgois éditeur, 2019,  
pour la traduction française  
ISBN 978-2-267-03150-8

*Pour maman.*



## Sommaire

<i>Note de l'auteur</i> .....	11
<i>Chère August</i> .....	13
1. Un sou dans un porte-monnaie .....	17
2. Le corps d'une fille pauvre.....	55
3. Une allée de gravier avec du blé de part et d'autre .....	95
4. La honte qu'un pays peut infliger .....	133
5. Une maison qui a besoin de bardeaux de toit .....	173
6. Une femme de la classe ouvrière .....	211
7. L'endroit d'où je venais .....	247
<i>Remerciements</i> .....	285



## Note de l'auteur

J'ai consacré quinze ans aux recherches et à la rédaction de ce livre. Ma première tâche a consisté à élaborer une chronologie familiale composée de dates, d'adresses et d'événements, travail commencé en 2002 alors que j'étais étudiante à l'université du Kansas, grâce à deux petites bourses de recherche. Durant la première étape d'écriture qui a suivi, j'ai passé au peigne fin les registres publics, la presse de l'époque, des lettres, des photographies et d'autres archives pour reconstituer l'histoire d'une famille à partir du chaos mal documenté qu'engendre la pauvreté.

Pour les points de vues et les anecdotes concernant ma famille que je raconte ici, notamment ceux dont je n'ai pas été un témoin direct – soit qu'ils aient eu lieu en mon absence ou avant ma naissance –, j'ai mené toutes ces années d'innombrables heures d'entretien avec la plupart des personnes concernées. Une grande part du récit est tirée de leurs souvenirs et perceptions. Les événements dont j'ai moi-même été le témoin, je les ai relatés en m'appuyant sur mes propres souvenirs, parfois grâce à l'aide de certains membres de ma famille.

Les propos concernant l'histoire des États-Unis et du monde, la vie politique, la législation et d'autres sujets qui dépassent l'expérience privée, sont fondés sur des articles, des études et des ouvrages que j'ai jugés exacts et fiables en ma qualité de journaliste. Ils sont relatés d'une manière subjective.

Dans un petit nombre de cas, j'ai changé ou omis les noms de personnes encore en vie.



## Chère August

J'ai entendu une voix différente de celles qui, chez moi ou aux nouvelles, me disaient la place qui était la mienne dans le monde.

C'était ta voix: une présence calme et fidèle, davantage perçue que véritablement entendue. Tu étais comme une de ces étoiles impossibles à voir, pour une raison mystérieuse, sauf à regarder juste à côté. Je n'étais pourtant qu'une enfant, mais je savais que les autres voix sonnaient faux et la tienne juste, car mon corps, lorsque ton écho y résonnait, devenait comme un antre serein.

Je n'ai pas cherché à savoir ce que tu étais. Je savais, simplement, qui tu étais. Les paroles des adultes semblent souvent mystérieuses, mais les enfants les comprennent spontanément. Peu à peu, dans mon esprit, tu as pris la forme d'un bébé que j'aurais, ou non, un jour.

Tu étais bien plus qu'un bébé. Ce qui me liait à toi était une connaissance on ne peut plus profonde – une connaissance difficile à expliquer tant elle a virevolté dans mon esprit et a revêtu, au fil des ans, des formes et des significations différentes. Mais il y a eu un moment, avant même que je ne sois en âge d'avoir des enfants, où j'ai dû faire face à des décisions d'un genre qui, dans n'importe quelle autre famille, auraient reçu l'aide d'un parent. Je me retrouvais alors à prier quelque dieu extérieur à moi. Mais, le plus souvent, je pensais *Que conseillerais-je à ma fille de faire?*

Je n'ai jamais été enceinte, mais je suis devenue mère très jeune – de moi-même, de mon petit frère et même de ma propre jeune mère –, et cela a exigé de creuser très profond. Si profondément au cœur de mon être que j'y ai trouvé non seulement une force propre mais aussi ton esprit en gestation, lesquels ne sont sans doute qu'une seule et même

chose. Je ne pourrais pas te dire comment cela est arrivé. Mais je peux te dire pourquoi, pour moi, cela devait arriver.

L'Amérique ne parlait pas de classes sociales à l'époque où j'étais enfant. Je n'avais aucune idée des raisons pour lesquelles ma vie avait l'allure qu'elle avait, pourquoi les corps jeunes de mes parents étaient endoloris, pourquoi certaines chances m'étaient interdites. Je suppose que l'on ne sait jamais ces choses, même avec le recul. Mais les difficiles réalités économiques d'une famille, d'une ville, d'une région, d'un pays, d'un monde étaient en train de façonner mon rapport à la création – mon ventre, certes, mais aussi ce que je ferais ou non de moi-même.

Je m'étais assignée la mission de mener une vie différente de celle qui m'avait été donnée, et les choses se sont déroulées comme je les avais envisagées. Je suis heureuse que tu ne sois jamais devenue une réalité physique dans ma vie. Mais nous nous sommes parlé pendant tant d'années que jamais, je crois, je n'arrêterai de te parler, non pas au toi qui aurait pu être mais au toi qui existe en ce moment même. Tu es double, comme nous tous : à la fois forme particulière et énergie qui anime cette forme. Je ne t'ai connue que comme force dépourvue de forme que j'ai fait surgir d'un endroit rude.

Les probabilités et les statistiques laissaient présager une tout autre issue pour moi – enfant pauvre née en rase campagne l'année où son pays marquait un tournant vers plus d'inégalités économiques. Il y avait de fortes chances pour que je reste dans cette vie difficile, et que tu y naisses aussi.

Tu n'as bien sûr rien à voir avec les probabilités et les statistiques, lesquelles sont, au mieux, peu fondées. Mais elles ont eu un effet réel et souvent dévastateur sur ma vie et celle de tant d'enfants. J'aimerais te rendre hommage en essayant de te dire ce que personne ne m'a jamais dit : ce que ça fait d'être un enfant pauvre dans un pays riche bâti sur la promesse de l'égalité.

Comment parler de l'enfant pauvre sans parler du pays qui permet qu'il vive ainsi ? C'est là une manière d'aborder le problème relativement nouvelle pour moi. J'ai grandi avec l'idée que toute la responsabilité repose sur l'individu, qu'il incombe à celui-ci, et à lui seul, de se reprendre en main. Mais il est dans la nature des choses que l'environnement influence ce qu'il advient.

Ou, pour le dire dans ma langue première :

HEARTLAND

*The crop depends on the weather, dudnit? A good seed'll do 'er job 'n' sprout, but come hail 'n' yer plumb outta luck regardless.* La récolte dépend d'la météo, non pas? Une bonne graine fera son boulot et germera, mais vient la grêle et voilà que l'malheur frappe malgré tout.



## Un sou dans un porte-monnaie

La ferme se trouvait à cinquante kilomètres de Wichita sur le loam limoneux du Kansas du sud, une terre qui s'est toujours contentée de sa prairie. La région avait trois surnoms : « le grenier à blé du monde » en raison de sa production céréalière subventionnée par l'État, « la capitale mondiale des airs », pour son industrie aéronautique, et « l'allée des tornades » pour son offre naturelle. L'air chaud et humide du golfe au sud rencontre l'air sec et frais des Rocheuses à l'ouest. Au printemps, les orages sont si énormes qu'avant de les entendre ou de les voir, c'est leur odeur qu'on perçoit.

Arnie, un homme que j'appellerai plus tard mon grand-père, a acheté la ferme dans les années 1950 pour sa toute jeune famille. Jour après jour, il semait, cultivait et récoltait du blé. Il a fini par être propriétaire d'environ 160 acres, soit à peu près 600 mètres carrés, tout en exploitant des terres d'une même superficie qui n'étaient pas à lui. Cela peut paraître très impressionnant pour ceux qui sont davantage familiers des terres viticoles. Mais, au xx<sup>e</sup> siècle, pour un producteur de blé travaillant à un moment où le prix du boisseau était poussé à la baisse par le marché alors même que les rendements étaient poussés à la hausse par la technologie, c'était à peine assez pour gagner modestement sa vie.

Lorsqu'une récolte de blé était perdue à cause d'un orage ou d'une invasion de seigle spontané, il nous arrivait de faire du sorgho. Arnie cultivait également de la luzerne, qu'il mettait en balles pour ses cinquante têtes de bétail. Il avait aussi des cochons, des poulets, et parfois une chèvre et un cheval. Il n'employait qu'un seul commis, et ses fils et filles prêtaient main-forte au moment des moissons. L'hiver, lorsque

les champs étaient gelés, pour gagner un peu d'argent, il travaillait comme boucher dans une chambre froide plus bas le long de la voie rapide en direction de Wichita et vendait des canettes en aluminium qu'il accumulait dans des barils près d'une décharge à l'ouest de son hangar agricole.

Lorsque la vieille maison est devenue silencieuse après son divorce, Arnie s'est mis à boire pas mal de whisky. Le week-end, il aimait enfiler sa plus belle paire de bottes de cow-boy et aller danser dans les honky-tonks de Wichita, notamment le Cotillion, un petit club de musique avec une enseigne années 1950 sur la Highway 54.

Là, un soir de 1976, au son d'une musique country, des hommes et des femmes, veufs ou divorcés, dansaient dans leurs Wranglers et col pelle à tarte sous une boule à facettes. Attablé à côté d'un boucher du nom de Charlie et d'un fermier qu'ils avaient surnommé Four Eyes, Arnie a remarqué une femme mince aux cheveux blonds coupés court assise à une table. Elle et ses amies portaient le corsage composé d'une rose en papier que toutes les femmes s'étaient vu offrir à l'entrée.

« Elle ne voudra pas danser avec toi, lança Four Eyes à Arnie. T'es bien trop gros et t'es trop moche. »

Four Eyes lui-même s'était alors levé pour inviter la blonde à danser. Elle lui a dit non. Alors Arnie est allé la voir. Il coiffait ses cheveux bruns un peu filasse rabattus sur un côté, et il s'était laissé pousser sur sa mâchoire carrée d'impeccables rouflaquettes. Son gros ventre faisait saillie au-dessus de sa boucle de ceinture. La femme, Betty, avait entendu ses amis se moquer de lui. Alors quand il l'a invitée à danser, elle a accepté.

C'est elle qui deviendra ma grand-mère, et j'aurais tant aimé que tu la connaisses. Toute la vie de Betty ne sera que des variantes de cet instant au Cotillion : un geste gentil pour un pauvre bougre. C'est de ce genre d'amour que j'aurais aimé t'entourer : un amour aveugle et généreux de la part de gens qui, comme Betty, avaient toutes les raisons d'endurcir leur cœur sans pour autant le faire. Ce n'était pas une sainte, ni ne prétendait-elle en être une. Mais elle t'aurait aimée non seulement parce que tu étais à moi, mais du fait de ton existence même dans un monde qu'elle savait difficile pour tous.

Betty et Arnie ont dansé sur deux ou trois morceaux. Il sentait l'après-rasage Old Spice ; elle aimait son rire joyeux. Ils s'accordaient pour dire que toutes les chansons de Johnny Cash ne faisaient que

reprendre le même fichu air et que seules les paroles changeaient. Arnie la trouvait canon. Et marrante avec ça. Il a obtenu son numéro de téléphone. Mais après que les musiciens ont remballé leur matériel et que la piste de danse s'est vidée, elle ne l'a pas laissé l'emmener petit-déjeuner chez Sambo, plus bas sur la route. Elle resterait avec ses amies et se paierait ses pancakes elle-même.

Au cours des semaines suivantes, Arnie a appelé plusieurs fois sa caravane, mais sans succès. Puis l'opératrice l'a informé que la ligne avait été coupée. Arnie est retourné à ses terres.

Betty n'était pas du genre rural. Elle avait passé sa vie d'adulte à déménager, toujours dans le centre du pays, d'une zone urbaine à une autre – Wichita, Chicago, Denver, Dallas – et dans les petites villes avoisinantes. Elle et sa fille, Jeannie, qui sera ma mère, ont pris la route pour la première fois quand Betty était encore adolescente. Leur famille, composée principalement de mères célibataires et de leurs filles, a toujours été difficile à localiser. Quand Jeannie est entrée au lycée, elle et sa mère avaient changé d'adresse quarante-huit fois, selon mes calculs. Mais elles, elles ne comptaient pas – elles allaient où elles devaient aller, un point c'est tout.

Environ un an après que Betty et Arnie se sont rencontrés, son pick-up à lui et sa Corvette à elle se sont arrêtés au même carrefour, pile à l'ouest de Wichita. Ils se sont salués d'un geste de la main, ont baissé leur vitre, et se sont dirigés vers un routier à deux pas pour prendre une boisson chaude. La vie d'Arnie n'avait pas changé, mais Betty s'était mariée et avait divorcé pendant les quelques mois suivant leur rencontre. Elle avait en elle quelque chose de sauvage – moins un simple trait de caractère qu'une véritable nature – que d'autres agriculteurs dans la quarantaine jugeaient sûrement déconcertant, voire scandaleux. Mais Arnie est tombé amoureux ; et jamais personne n'avait traité Betty aussi bien. Pour commencer, il ne la battait pas. Il ne se plaignait même pas de ce qu'elle faisait à dîner ou à quoi elle consacrait son temps en général.

Il disait que ça lui était complètement égal : « *Max nix* pour moi<sup>1</sup>. »  
Alors elle est restée.

1. Déformation américaine de l'expression allemande *macht nichts* (« ça ne fait rien »), qui trouve son origine parmi les soldats américains en poste en Allemagne après la Seconde Guerre mondiale. (N.d.T.)

Pendant les moissons de blé de 1977, alors que Betty avait trente-deux ans et Arnie quarante-cinq, elle roulait tous les soirs jusqu'à la ferme d'Arnie depuis le centre-ville de Wichita, où elle était agent d'assignation à plein temps au tribunal du comté de Sedgwick. Elle s'occupait de la maison, préparait les repas pour Arnie et son commis, et transportait dans sa voiture des bassines de poulet frit, des assiettes en carton et des pichets de thé glacé dans les champs, où les moissonneuses-batteuses rouges soulevaient dans leur sillage des nuées de poussière jaune. Elle a découvert les vents de poussière des mois d'été, les dents qui crissent et l'eau de la douche qui s'écoule marron depuis les épaules jusqu'aux orteils. Elle est montée dans la moissonneuse-batteuse avec Arnie, un rite de passage pour toute future femme d'agriculteur, et s'est réveillée le lendemain matin les sinus complètement bouchés. Et c'est trempée de sueur qu'elle a passé, au cœur de l'été, toutes ces nuits de moisson, lorsque les ventilateurs soufflent de la chaleur dans la chaleur des chambres et que le sommeil ne vient qu'au prix de l'épuisement d'avoir travaillé si dur.

Jeannie, qui avait alors quinze ans, était lycéenne à Wichita, assez grande selon les critères de notre famille pour se prendre en charge pendant que Betty était au travail ou chez Arnie. Jeannie était enfin parvenue à faire son trou, elle qui, depuis quasiment toujours, changeait d'école deux fois par an. Cette fois, elle refusait de déménager, surtout pour aller dans une ferme au beau milieu de nulle part. Maintenant qu'elle avait pu rester à un endroit assez longtemps pour rendre des devoirs, elle obtenait de bonnes notes et aimait aller à l'école. Elle préférait mille fois traîner dans le petit centre commercial en plein air de Wichita que d'aller pêcher dans un étang en rase campagne. Ses passe-temps préférés étaient la lecture et la mode, qu'elle étudiait dans les magazines avant de coudre ses propres vêtements. Les magasins de tissus et les bibliothèques municipales ne seraient pas pléthore dans les prairies du Kansas. Jeannie faisait la tête. Mais sa mère avait décidé qu'elles quitteraient Wichita. Une fois de plus donc, elles ont fait leurs bagages et pris la route vers l'ouest, direction la ferme d'Arnie.

Quelques mois plus tard, Arnie a demandé Betty en mariage. Betty pensait qu'elle en avait fini avec tout ça, d'autant plus qu'Arnie était catholique. Elle avait entendu dire que l'Église ne voulait pas de gens qui avaient divorcé, encore moins six fois.





# Heartland

## Sarah Smarsh

Cette édition électronique du livre  
*Heartland* de Sarah Smarsh  
a été réalisée le 29 avril 2019  
par les Éditions Christian Bourgois.  
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,  
ISBN : 9782267031485  
ISBN PDF : 9782267031508  
Numéro d'édition : 2437